

Le danseur est aujourd'hui un explorateur, un chercheur et enfin un créateur.

À cet égard, les temps nécessaires et employés à la création diffèrent. Les notions de temporalité se déplacent. Les lieux autrefois catégorisés sont aujourd'hui tous potentiellement porteurs d'intérêt au sens créatif sous le regard ouvert et valorisant de l'artiste vivant. C'est que tout génère l'inspiration et se trouve partagé collectivement dans le groupe. La réflexion sur la nature des choses, sur les lieux et les gens n'est plus seulement destinée au chorégraphe mais partagée, vécue, expérimentée par les danseurs. C'est à cet endroit que les schémas hiérarchiques sont bousculés ; pour que l'art puisse évoluer avec son époque, il doit depuis toujours combattre ce qui pourrait le laisser trop longtemps au même endroit. Je parle de cet art qui se détache du conformisme historique, qui cultive les sources alternatives pour se développer et créer d'autres terrains de jeu et d'autres enjeux. Il est une voie de « survivance » qui se dessine comme des lignes de fuite vers l'extérieur en opposition aux énergies concentriques qu'engendrent les systèmes globalisant auxquels nous sommes soumis.

D'autre part, en matière de corps, une partie de la création contemporaine potentialise le phénomène de l'empathie, une valeur de connexion d'où émanent les subtilités sensitives qui révèlent suggèrent ou établissent un lien à l'imaginaire, à l'inconscient, à une mémoire

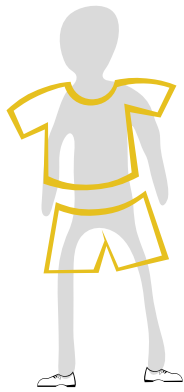


lisible et transmissible du corps, sans subterfuges ; principe moins spectaculaire certes, mais qui en même temps rapproche les êtres et les corps, les fait se toucher, se questionner ensemble, annonce un partage du présent au sens interactif et proximal. C'est comme si le côté intouchable, inaccessible de l'artiste avait laissé plus de place à l'humanisme, à la simple condition des corps et à leur similitude, ce qui relie à la nature des rapports sans user d'artifices. En tout cas c'est ce que je ressens quand je me rends à ce qui ne devrait plus du reste être qualifié de « représentation » mais d'instant de partage. Le rapport à l'espace, et à ce qui s'y joue, a changé mais la forme ou les formes possibles sont encore à révéler. Il existe des poches inexplorées vers lesquelles il faut creuser, ouvrir des « entres » et instaurer de nouvelles relations. L'artiste danseur me semble être aujourd'hui plus apte à inscrire son corps comme référent pour le spectateur plutôt que comme exceptionnelle rareté performante dont l'image écrase plus qu'elle ne sert à la compréhension de soi. Le corps est certainement le meilleur outil et en même temps le meilleur objet d'une compréhension commune. L'apaisement ressenti, le plaisir éprouvé, la satisfaction qui en découle, proviennent probablement de l'existence de ces liens plus rapprochés entre acteurs et publics, à la réduction de l'espace qui sépare les êtres les uns des autres.

Jean-Jacques Sanchez

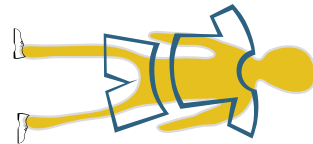
Thierry Thieu-Niang

Les trois numéros précédents vous présentaient les expériences de Thierry Thieu-Niang avec des enfants. Voici le quatrième et ultime témoignage de la série. À déguster sans modération.



S. L'accompagnateur.
L'ami. L'étonné. Le visage. Celui qui avance.

À notre première rencontre, ses mains frappent sa bouche, les murs.
Je dépose des papiers colorés au sol comme une mosaïque arabe.
Je mets aussi une musique.
Il se bouche les oreilles et se réfugie contre les murs. Les angles de la pièce.
Les mouvements amples et rapides l'effrayent, lui font peur.
Il fait des allers-retours dans la pièce, d'un mur à l'autre sans jamais passer par le centre.
Quelquefois il prend ma main tendue, touche mon buste ou mon dos.
Il pleure et ramasse tous les papiers qu'il donne à l'infirmier.



S. ne va pas au sol, a peur de l'espace déployé, de l'envol et du saut. La danse l'attire, lui fait oser l'espace. Il rit et tourne sur place, fait danser ses doigts et ses mains.
Il repère mes chaussures posées et plusieurs fois va se poser dessus comme pour attendre.
Comme pour toucher.

Il rit et tourne sur place,
fait danser ses doigts
et ses mains.

S. est très nerveux, très actif.
Plusieurs fois il frappe mon torse et en réponse à ce geste, je me laisse tomber en arrière.

Il tourne autour de moi, il crie.

Il ramasse une couverture, s'y assoit et frappe sa tête. Il pleure. Je ne sais plus très bien.

Je sais que c'est autre chose, en dehors de la danse, de lui, de nous qui le fait pleurer.

Quelque chose qui arrête le temps : le lieu de l'être ensemble.

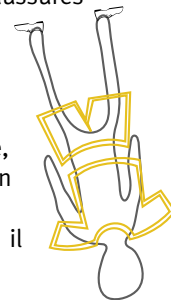
Le mouvement de soi à soi c'est déjà un pas du monde.

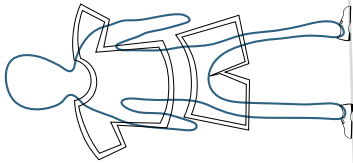
Un autre jour, à peine entré, il enlève ses chaussures et vient me toucher.

Je commence à danser. Les mouvements rapides l'effrayent ainsi que les glissades au sol.

A chacune de mes immobilités S. s'approche, vient me toucher le ventre ou frapper mon dos.

Si j'essaie de répondre à ses contacts, il s'enfuit en riant et en criant.





Il ne va jamais au sol s'asseoir ou s'allonger et il est impossible de le porter, d'attraper un de ses bras. Aujourd'hui, c'est lui qui me donne sa main, qui me pousse dans l'espace. Notre complicité est évidente et très différente des autres enfants. La plus mystérieuse.

S. prend de plus en plus d'initiatives, propose des élans, prend ma main, rit et frappe des mains. Il saute sur lui-même et continue à se frapper le visage de temps en temps. Il refuse toujours que je le porte.

J'essaye, un jour, en l'attrapant vite, le déposant aussitôt. Il est surpris. Il crie et me regarde fixement. Puis d'un coup, il quitte le mur et me retrouve au centre de l'espace en souriant. Le corps se détend, se déplie. Il utilise les bras, touche son dos pour tourner sur lui-même. Il s'approche et soulève ma chemise pour toucher le dos nu ou le bas du pantalon pour toucher la jambe. Quand je vais trop vite il court se cacher près de l'infirmier.

Aujourd'hui quand S. propose un espace, je réponds par un déplacement. Je dis merci. Il touche ma joue pour dire au revoir. Je l'aide à remettre ses chaussures en l'asseyant pour la première fois sur mes genoux. Je m'allonge, le tire vers moi, pose mes mains derrière sa tête. Il repose. Je sens sa respiration tranquille.

Je dis que le temps du travail s'accomplit et que chaque duo me bouleverse et me grandit. Cela fait maintenant un an que nous sommes ensemble, ainsi, à deux. Chacune des rencontres enrichissent jusqu'à la danse elle-même et les événements de ma vie qui vont avec. Je pense faire danser les enfants ensemble, qu'ils se rencontrent dans le mouvement dansé. L'expérience a eu lieu. Intense et heureuse, incroyable, - même trois adultes se sont mis à « danser » à être – avec. Je raconterai.

Thierry Thieu-Niang

Christophe Le Blay

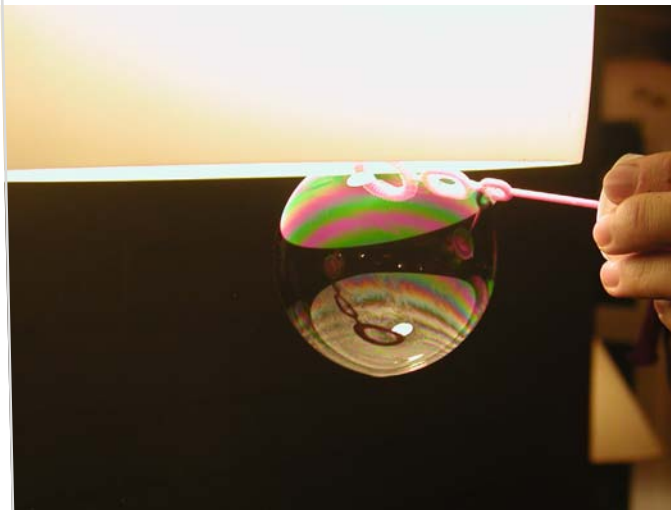
Les regards de Christophe Leblay

poussé à ne jamais sourcillé, je dois battre des paupières pour provoquer le courant d'air

le luxe de voir le soleil se coucher
Sentir la lumière changer
Lever les yeux des pages du livre pour
Voir les couleurs qui bougent.
Acte de contemplation.

Je lis que la pansérialisation de notre monde tue l'amour
Que le lieu de la parole n'est pas la pensée mais ce bord entre le corps,
la culture et l'extérieur qui donne naissance
aux mots portés vers, adressés ; à contrario du « causer »
vers le « dialoguer ».
Une naissance du verbe permise par le « taire ».
Ce qui permet l'écoute de la « sotto voce », sous titrages à nos envies de
parole, le mot sur le bout de la langue.

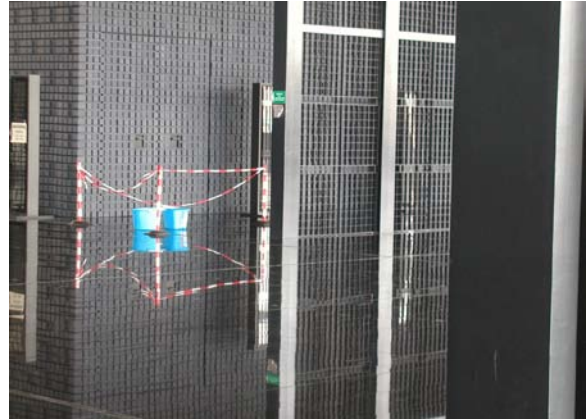
Taire tous les mots qui se battent dans ma gorge pour voir
qu'il est rond
très rond
très chaud
orange
auréolé de rose
Il se cache derrière la ligne découpée du Frioul
vers l'incandescence.
Taire pour mieux regarder l'astre lumineux.



Ce rond parfait, d'une régularité sur naturelle, ne laisse rien au hasard (penser à Mankielevitich et le/son sens de la définition).

La forme géométrique grandeur nature qui poursuit sa quête du beau « autour »,
par-delà, au-delà de ma vue, sur d'autres contrées, à travers d'autres cultures.

« Ce » trajet qui m'immobilise et mobilise mon regard.
Mon attention à.
Goûter l'écho de sa disparition dans les traces roses qui s'estompent au profit du gris - bleu.
Ce « toujours devenir » m'immobilise.
Penser aux mots « du fou qui déconne » sur ses nuits passés à serrer ses doigts de pieds et son cul parce que le soleil est en dessous de lui, sous la Terre, et qu'il ne veut pas se laisser traverser « même si c'est joli les deux rayons lumineux qui sortent des narines ».



Où réside ma mobilisation ?

Je repense au texte écrit sur la motivation.

Faut-il toujours une motivation à la mobilisation ?

Questionnement sur mes mises en mouvement.

« Nous avons oublié que l'art est de vivre sa vie, au sens de : se trouver soi-même dans le monde grâce à des gestes dont la structure est imposée, mais qui permet l'élaboration d'un style, lesquels sont inutiles... » dit Vilém Flusser.

Capacité à être en état d'ouverture pour laisser passer dans un sens comme dans un autre. Accueil et proposition. Plutôt l'état de disponibilité pour aller vers et laisser venir à soi, au delà des (pré)jugés culturels, sociaux, d'une industrie, au delà de l'apprentissage ; en respect de mon expérience vers le mystère de l'autre qui fera toujours que je sais pourquoi je me mets en marche : l'attrait de l'autre, d'un ailleurs, d'une intrigue, d'un (re)nouveau, du mystère.

Je pense à cet article de Libé :

« faire le 115 pour sa bonne conscience et la bonne conscience des pouvoirs publics qui mettent à disposition un n° afin d'établir la communication ; n° qui ne répond pas. Un homme face à un autre homme sans toit et dans le froid. »

S'arrêter, parler, engager la conversation, rencontrer l'étranger. Pourquoi ne me suis-je jamais arrêté pour adresser la parole à cet homme toujours couché au même endroit, le renforcement de la porte vitrée de chez Tati Barbès ?

Il a déposé durant toutes les fêtes de fin d'année, à ses pieds, au bout de son sac de couchage, une petite boîte pleine de sable comme pour attendre le « marchand qui fait sa tournée ». Il dormait. Il cherchait à se reposer car « se déposer » lui est interdit.

Le point incandescent prend toute sa dimension à partir du moment où il a disparu. Il baigne tout et tous. Alors, nous englobe.

Mobilisé par le paysage qui s'étale et se déroule devant, autour de moi. Je suis immobilisé sur le rocher.

Il y a le sourire de cette femme venue voir le coucher de soleil avec son chien. Le jeune étudiant qui a fait le détour à la sortie des cours pour aller retrouver « sa » place blottie dans les rochers, ouvrir son livre et regarder et lire. Laisser aller et venir son regard. Mobilité du regard pour contempler, apprécier, se poser, voyager. Rien de paradoxal, simplement un vagabondage!

Mon émotion quand je pense que le plaisir, le grandiose se trouve à ma porte et que je ne l'ouvre que trop rarement. Si proche et si loin ; poussé à ne jamais sourciller, je dois battre des paupières pour provoquer le courant d'air dans ma tête, dans mes mots, dans mes gestes, dans mes danses.

La motivation simple à la mobilisation. Mon esprit n'a jamais été si véloce ou plutôt habile (pour évacuer la notion de maîtrise du vif) dans ce sourcilleux de contemplation. Fait concret du stylo qui se délie, des mots du livre qui me parcourent, de ma pensée en ébullition.



« Une mobilité de l'intelligence qui se règle exactement sur la mobilité des choses. » Bergson

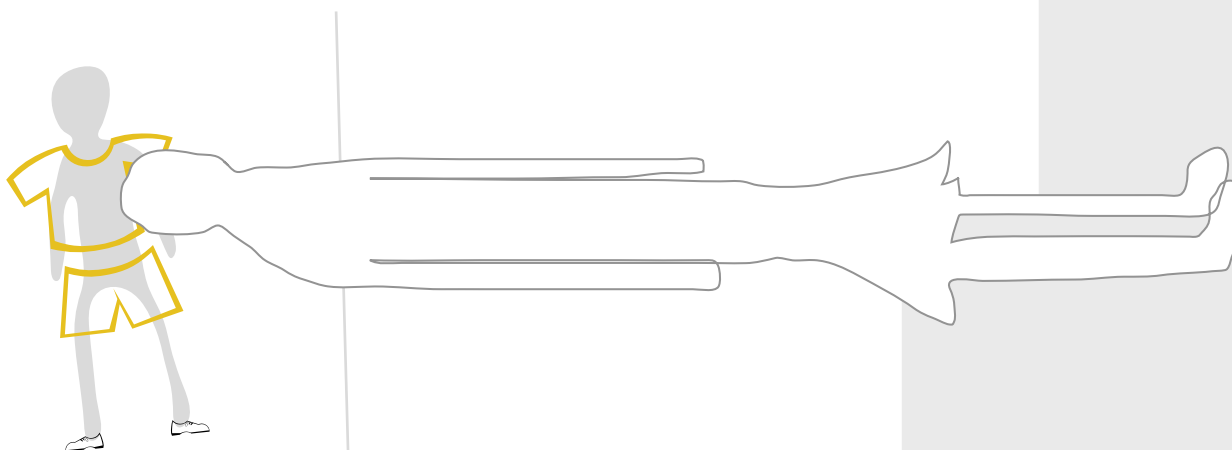
Christophe le Blay

Info

Les Confluences... « un effacement possible, un effacement cependant engagé et affiné au plus prêt de soi et des autres. Une touche subtile sur la marge, un retrait pour laisser apparaître la multitude dans un même nid. C'est de cet alignement volontaire à fort potentiel expressif poudré d'une quintessence radicale dynamisante dont il est question. L'adoption d'un positionnement enfouie dans notre nature même qui, par le biais de nos différences ou de ce qui pourrait nous éloigner, révèle au contraire nos points communs et nous fait visiter des instants ultimes et singuliers. »

Jean-Jacques Sanchez (février 07)

Les Confluences 4^e mouvement se dérouleront du 6 au 9 avril 07 de 17h à 21h.
Une présentation publique aura lieu le 10 avril à 20h au Studio Kelemenis à Marseille.
Équipe artistique en cours de constitution
Programme détaillé sur <http://www.trans-sud-amerique.com>



des CORPS et CONJONCTURES

Remerciements à nos rédacteurs occasionnels :

J-Marc Heim, Christophe Haleb, Eric Larrondo, Christophe Leblay, Laurent Poutrel, Gino Rayazone, Camille Rochweg, Thierry Thieu-Niang, Fred Werlé, ainsi qu'à Philippe Madala, Ana Gabriela Da Conceicao.

Contact « Des Corps et Conjonctures »
Jean-Jacques Sanchez : laza.m@free.fr

Des remerciements tout particulier à Hélène Bossy pour avoir conçu la maquette de ce N°15 de « Des Corps et Conjonctures ».

Les photos sont de Christophe Leblay.

Les numéros de « Des Corps et Conjonctures » sont téléchargeables sur le site

<http://www.trans-sud-amerique.com/corps/>

Réactions et contributions en ligne à cette même adresse.